

## Liberia : la guerre mise en scène

KATIA CLARENS.

Publié le 08 juin 2007

Actualisé le 09 juin 2007 : 15h53



Dans les rues de Monrovia, les jeunes comédiens reproduisent pour le film des scènes de combat qu'ils ont vécues.

(Noël Quidu/Gamma/Le Figaro Magazine)

**Ils étaient enfants soldats. Aujourd'hui, ils sont acteurs, le temps d'un film - produit par Mathieu Kassovitz - qui raconte l'horreur. Au même moment, à La Haye, débute le procès de Charles Taylor, leur ancien chef.**

La horde surgit. Des gosses dressés pour tuer. Regard voilé par la drogue, ils avancent, kalachnikov au poing, lance-roquettes à l'épaule, dans la ville déserte et silencieuse, aux immeubles sans vitres, aux murs criblés d'impacts. Cramponné à son arme, Butterfly, 11 ans, porte des bottes turquoise et des ailes de libellule sur le dos. Nasty Plastic, 15 ans, exhibe un casque de moto rouge et de larges lunettes de soleil. Leurs déguisements témoignent des exactions passées, des pillages, des insolites récoltes. D'autres suivent, comme Mad Dog, le chef des pirates, 14 ans, bardé de crucifix, et Young Major, les yeux hors de la tête, qui agite son AK en tous sens, seul face à un ennemi invisible dessiné sans doute par l'*Italian White*, le crack qu'il a fumé tout à l'heure...

«*Coupez !*» Nous sommes à Monrovia, capitale du Liberia, pays exsangue, ravagé jusqu'en 2003 par plusieurs guerres civiles dont il porte, ostensibles, les stigmates. Jean-Stéphane Sauvaire, réalisateur, traverse la rue à grands pas. Mad Dog et les autres se sont arrêtés net pour recevoir ses instructions. Autour, la vie reprend, des riverains

fendent l'attroupement de spectateurs qui s'est formé sur les trottoirs, tentent de regagner leur appartement, parlementent avec les responsables de la sécurité qui appliquent indistinctement la consigne de ne laisser passer personne. Une femme en boubou violet circule, un plateau de cookies à la main. «*Les cookies de Johnny Mad Dog !* » lance-t-elle comme argument de vente, dans l'anglais aux syllabes amputées que parlent les Libériens.

*Johnny Mad Dog*, titre du premier long-métrage jamais tourné dans ce pays. Produit par Mathieu Kassovitz et Benoît Jaubert \*, le film est une adaptation du livre d'Emmanuel Dongala, *Johnny chien méchant*. Dans une guerre fratricide, quelque part en Afrique, deux destinées se croisent puis se rencontrent : Laokolé, l'adolescente déracinée, et Johnny, l'enfant soldat, intime de la Faucheuse qu'il traîne dans son sillon. Or, si Mad Dog s'appelle en réalité Baby Boy, si Young Major est Coco, si Small Devil se prénomme Barry, tous ont réellement combattu, dans les troupes de Charles Taylor pour la plupart, enrôlés jusqu'en 2003 dans les Small Boys Units (SBU), les unités d'enfants soldats tristement célèbres pour leur barbarie. Des adolescents nés dans une guerre qu'ils ont fini par servir, ivres de haine et de drogues dans un pays devenu fou de violence. Aujourd'hui, quatre ans après la fin des affrontements, les gosses des SBU comme des autres troupes rebelles (Lurd et Model) sont à la dérive dans la ville brisée. Ils sont plusieurs milliers, otages de la pauvreté et d'un taux de chômage proche de 85%. Agglutinés dans les quartiers de West Point, Red Light, Pennsville, dans les cimetières de la ville, ils hantent des bâtiments abandonnés, branlants et insalubres où s'amassent les immondices. C'est là que Jean-Stéphane Sauvaire est allé les rencontrer.

Car, bien plus qu'une fiction, ce film est une aventure humaine. République démocratique du Congo, Sierra Leone, puis Liberia, Sauvaire sillonne l'Afrique des enfants soldats, rencontre plus de 600 jeunes pour établir son casting avant de s'installer durant onze mois avec ses poulains dans une maison du centre de Monrovia. Issu du documentaire, le réalisateur ne s'est épargné aucune difficulté. Il y eut les matins où Baby Boy, rôle principal soudain grisé, exigeait qu'on le conduisit sur le plateau en hélicoptère, ceux où les voitures du film, guimbardes et tacots, refusaient de démarrer, les bagarres où surgissait soudain un couteau de cuisine ou un tesson de bouteille, les tentatives entêtées de Nicolas Levy Beff, premier assistant, pour établir le silence dans la ville effervescente, la stupéfaction du chef décorateur qui, prélevant du sable sur la plage, déterre des ossements humains... Côté production, Elisa Larrière, productrice exécutive du film, jolie jeune femme à l'air fragile, a déplacé, quatre mois durant, des montagnes. «*Executive Larrière*». Parce qu'il fallait convaincre les Nations unies - 14 000 Casques bleus sont déployés au Liberia - de se joindre à l'aventure, obtenir le soutien du gouvernement d'Elen Sirleaf Johnson, la Présidente, envoyer le dossier au Conseil de sécurité de l'ONU à New York afin de contourner, le temps du tournage, l'embargo sur les armes...

Hercule y aurait perdu son grec. Mais les Français avaient la baraka. Aussi, un matin de mai, sur le premier plateau, les chiots de guerre se sont-ils mués en acteurs. Et Baby Boy a crevé l'écran. Sans doute était-ce celui-ci, le plus osé des paris. « *On est partis de très loin*, raconte Karine Nuris, coach des adolescents. *Au début, ils ne tenaient pas assis sur une chaise plus de trois secondes.* » Pour les canaliser, Jean-Stéphane Sauvaire fait également appel à Joseph Duo, un ancien commandant du clan Taylor, encore très respecté des combattants. Sur la photo de Chris Hondros, qui le transforme, en 2003, en figure médiatique de la guerre libérienne, Joseph Duo, dit « Shavy », regard fou, bondit, arme au poing, alors que dans son dos les affrontements font rage, sur le vieux pont de Monrovia. Il est alors à la tête de plusieurs milliers d'hommes. De la réalité à la fiction, ce petit homme fin à l'agilité de panthère est devenu comédien dans *Johnny Mad Dog*, conseiller de Sauvaire pour les scènes de guerre et entraîneur sportif des jeunes. Ensemble, ils ont géré les cris, les bagarres, les crises de nerfs et de manque, l'incroyable violence, même si, redevenus par moments des enfants, « les petits » venaient se blottir au creux d'une épaule, troquant, l'espace d'un instant, leur gigantesque colère contre tout l'amour du monde. Ici se sont noués des liens forts. Comme ceux qui unissent désormais « Karine-la-coach » et Dagbé, le gosse brisé, qu'elle s'est juré de faire venir en France avec elle. Ceux entre Alex Vivet, le chef décorateur, et Barry, 17 ans. Enlevé par les hommes de Taylor à l'âge de 10 ans, Barry, le corps criblé de cicatrices, raconte l'horreur : « *Un jour, deux généraux ont fait un pari. Au passage d'une femme enceinte, ils ont misé sur le sexe de l'enfant. Fille ? Garçon ? Puis ils ont vérifié en éventrant la mère... La guerre africaine est trop désespérée.* » Aujourd'hui, avec l'argent du film, Barry espère monter un « business » de taxi, une activité florissante dans un pays sans transports en commun et où les voitures jaunes des *taximen* ne désemplassent pas, transportant parfois jusqu'à six personnes. Coco, lui, souhaite retourner à l'école, Baby Boy aussi. A tous, Elisa a ouvert des comptes en banque où elle a placé leurs cachets afin qu'ils ne les flambent pas en drogues, en filles et en alcool. Pour tous, elle a obtenu des passeports et des logements. Elle a également oeuvré à l'ouverture d'une fondation destinée à récolter des fonds pour les « petits ». Et peut-être pour d'autres encore qui, par milliers, manquent de tout.

\* [www.mnp-entreprise.com](http://www.mnp-entreprise.com)